

5 DU CATÉCHISME À L'ÉVANGILE

CONFESSION

PAR

ERNEST TREMBLAY

"Les cordeaux de la mort m'avaient environné, et les détresses du shéol m'avaient atteint; j'avais trouvé la détresse et le chagrin. Mais j'invoquai le nom de l'Eternel: Je te prie, Eternel, délivre mon âme. L'Eternel est plein de grâce et juste, et notre Dieu est miséricordieux. L'Eternel garde les simples; j'étais devenu misérable et il m'a sauvé. Mon âme, retourne en ton repos, car l'Eternel t'a fait du bien. Car tu as délivré mon âme de la mort, mes yeux de larmes, mes pieds de chute: je marcherai devant l'Eternel dans la terre des vivants. J'ai cru, voilà pourquoi j'ai parlé."

"Qui pourrait se retenir de parler?"

Ps. cxvi, 3-10.

"Car les pasteurs sont stupides, et n'ont pas recherché l'Eternel."

Job iv, 2.

"Que d'hommes entre Dieu et moi!"

Jér. x, 21.

J.-J. ROUSSEAU.

MONTREAL, CANADA
E. TREMBLAY, Editeur

~~132 rue Sanguinet 452~~

Prix en monnaie du Canada, 5 cts chaque ou \$4 le cent.

Prix en monnaie de France, 25 centimes chaque ou 21 fr. le cent.

125 rue Drolet 125

AC921

P3

N° 356

Pxxx

AU LECTEUR.

Le présent travail fait partie d'un ouvrage plus volumineux que l'auteur, qui est sans fortune, se trouve empêché de publier maintenant par le manque des ressources pécuniaires requises. La même raison et la connaissance qu'il a du peu d'intérêt que doit exciter une étude de cette nature dans le milieu où elle va paraître, resté jusqu'ici réfractaire à la considération de tout ce qui n'est pas essentiellement frivole et mondain, le contraignent, vu le peu de débit qu'il en doit espérer pour l'aider à faire face aux frais matériels de publication, à en limiter le tirage dans une mesure qui grossit très-sensiblement le prix de revient de chaque exemplaire. A la place qu'il doit occuper dans l'ouvrage au complet qui traitera, sous le même titre, de la vie éternelle et du moyen de l'obtenir d'après le Catéchisme et d'après l'Evangile, il se trouvera précédé d'un avant-propos épigraphique et d'un Avertissement d'urgence traitant sommairement de la solennité de l'heure présente, de la proximité manifeste de la ruine de ce monde nemrodien scripturairement désignée par l'expression *FIN DU SIÈCLE À VENIR—finis venturi sæculi*, de la proximité plus grande encore du retour du Seigneur, descendant du ciel pour enlever les Siens, les soustraire à la colère qui s'annonce ainsi qu'au jugement qu'Il va revenir, avec eux, prononcer sur les nations et par lequel, les pervers étant éliminés de la terre, Il inaugurera Son règne littéral de mille années de justice et de paix, qui est la solution divine de l'humainement insoluble problème social. Et il sera, ce travail, suivi, Dieu le voulant, d'un examen, fait à la lumière de la parole de Dieu, de la réponse donnée par le Catéchisme à cette question d'importance primordiale : "Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde?"



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Com
main qu
système
allant cl
entre di
sous la c
C'est de
parfaite
morial, l
des fins
mination
à l'infini
quelle se
prime un
D'une
du produ
dre par c
nous avie
autres en
gieux et
catéchism
comme à
quintesse
était con
pensant r
Il se con
n'ayant ja
en toute
jours en
s'attribue
aux yeux
moi qui a
j'aurais p
core de c
dit saint P
11, "qnan
comme un
ce qui éta
Je puis
ances de r
puisse le S

DU CATÉCHISME À L'ÉVANGILE.

Comme tous les enfants élevés dans le religionisme catholico-romain qui, pour le fond des choses, ne diffère plus guère des autres systèmes de christianisme mondanisé que par de vagues nuances allant chaque jour s'effaçant et se fondant de plus en plus, je suivais, entre dix et douze ans, les exercices du catéchisme qui se faisaient sous la direction du curé dans la sacristie de notre église paroissiale. C'est de ce mot *église* que, par une corruption du langage exprimant parfaitement celle des choses, se désignent, depuis un temps immémorial, les constructions diverses dans lesquelles se réunissent, pour des fins de culte et de prédication, les adeptes des différentes dénominations religieuses qui se sont multipliées et se multiplient encore à l'infini en créant et perpétuant la confusion babélique dans laquelle se débat notre archi-païenne *Chrétienté*. Mais ce mot exprime une idée fausse.

D'une mémoire excellente et qui tenait même de l'étonnant, sinon du prodige, je retenais facilement tout ce qu'on me faisait apprendre par cœur. Je connaissais ainsi en son entier le catéchisme que nous avions à réciter de vive voix. Mais à moi pas plus qu'aux autres enfants asservis à cette méthode d'enseignement réputé religieux et censé chrétien, il n'était venu à l'idée de vérifier si notre catéchisme était bien calqué sur l'Évangile et conforme à l'esprit comme à la lettre du livre divin dont nous avions lieu de le croire la quintessence sur ce qu'on nous en avait fait entendre et sur ce qu'il était convenu de croire. A nos yeux, le curé qui nous enseignait en pensant nous instruire était un prêtre et un ministre du Seigneur. Il se considérait tel lui-même et il est mort dans cette conviction, n'ayant jamais été désabusé. Je le croyais bénévolement sur parole, en toute candeur et en toute naïveté, confiant qu'un enfant est toujours en l'infaillible autorité de ses maîtres, surtout lorsque ceux-ci s'attribuent un caractère sacerdotal qui les revêt d'impeccabilité aux yeux de son cœur simple et de son crédule esprit. Ce n'est pas moi qui aurais songé alors à "en remonter à mon curé," comme j'aurais peut-être aujourd'hui la hardiesse de le tenter s'il était encore de ce monde et que l'occasion m'en fût fournie. Car, comme dit saint Paul en sa première épître aux Corinthiens, chap. xiii, verset 11, "quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant ; mais, lorsque je suis devenu homme, j'ai abandonné ce qui était de l'enfant."

Je puis dire que, pour ce qui est d'abandonner les égarantes croyances de mon enfance, je n'ai pas été long à faire comme Paul. Et puisse le Seigneur, que j'en prie au nom de mon Sauveur et Maître

Jésus, m'accorder, avec Sa bénédiction pour le présent travail entrepris pour la gloire de son nom par la diffusion de sa vérité libératrice, d'imiter toujours et en tout, le suivant au moins de loin sans le perdre de vue, le grand apôtre qui, imitateur lui-même du divin Modèle, a employé les années de sa virilité à détruire autour de lui, autant que possible, l'effet désastreux du pernicieux enseignement à lui si religieusement inculqué dans son bas âge. Oui, j'ai, comme lui, délaissé les vaines illusions de mon enfance; mais, pour parler à peu près comme Victor Hugo, je puis dire que je n'ai pas plus honte d'avoir été catholique que je n'ai honte d'avoir été bambin ou que Paul lui-même n'avait honte d'avoir, étant pharisien, été aveuglement soumis aux prêtres de sontemps et fanatisé par eux, fermés qu'ils étaient graduellement devenus à l'intelligence de la parole divine dont leur orgueil et leur rapacité les avaient faits les infidèles dépositaires, les arrogants et faux interprètes et les sacrilèges trafiquants. Et si, avant être devenu purement et simplement Chrétien—c'est-à-dire homme fait—comme je le suis maintenant par la grâce vivifiante de Dieu, j'eusse été boudhiste, mahométan, grec orthodoxe ou même protestant d'une secte quelconque, je dirais absolument la même chose que ce que je dis après avoir été catholique avant d'avoir été fait Chrétien. Car, si bien disposé que je sois à reconnaître et à proclamer hautement que, grâce à la présence dans toute famille protestante de la Sainte-Ecriture sacrilègement écartée des foyers catholiques, il soit plus facile et plus fréquent d'y obtenir des conversions à l'Evangile que dans les autres, et que les Eglises dites réformées comptent, suivant les paroles de Jésus dans Sa Révélation à saint Jean, "quelque peu de personnes qui n'ont pas souillé leurs vêtements et qui marcheront avec Lui en vêtements blancs parcequ'elles en sont dignes," (Apoc. iii. 4), il n'en est pas moins vrai que l'on peut dire aujourd'hui que ces personnes deviennent chrétiennes, par la grâce de Dieu, non *parcequ'*elles sont protestantes, mais bien *quoiqu'*elles le soient. Car, par soi-même, le protestantisme ne peut donner l'esprit chrétien à ses adeptes et, de fait, ne le donne point. Bien au contraire, il n'est plus aujourd'hui, manifestement pour tous, caractérisé par deux tendances très-accusées, également anti-évangéliques toutes deux bien que diamétralement opposées en apparence : l'une vers la superstition religieuse de la crédulité catholico romaine si fallacieusement appelée *foi*, l'autre vers la superstition anti-religieuse de la crédulité matérialiste si fallacieusement dénommée *incrédulité*. Car il n'y a rien de plus superstitieusement crédule ni de plus crédulement superstitieux que ces deux sœurs apparemment ennemies issues du commerce monstrueux du doctoralisme avec l'ignorance, ou de l'orgueil avec la cécité. Toutes deux croient les hommes au lieu de croire Dieu. Croire les hommes, c'est de la crédulité, car tout homme est menteur, dit l'Esprit Saint. Croire Dieu, c'est de la foi.

La crédulité humaine est la matière première du mercantilisme religieux et du mercantilisme anti-religieux. Mais la foi est le don gratuit de Dieu à ceux dont son Fils est l'unique Sauveur. C'est Dieu qui nous fait croire, pendant que les hommes, eux, ainsi que je le répète souvent, ne peuvent que nous en faire accroire, qu'ils s'appellent savants, philosophes, théologiens, docteurs ou autrement.

Quand Dieu m'eut donné la repentance qui conduit à la connaissance de la vérité seule libératrice (ii. Tim. ii. 25; Jean viii. 32) et que, par sa grâce pure, sans œuvres, sans pratiques, sans mérites de ma part et sans l'intervention d'aucun ministre d'aucune religion, il m'eût converti à Lui seul, je n'ai pas fait retour au catholicisme délaissé dès mon adolescence et n'ai pas eu la moindre idée de me diriger vers une secte protestante quelconque. Je savais, par l'enseignement reçu directement et sensiblement de l'Esprit de Dieu, seul docteur ès-vérité que je fusse disposé à écouter, que Jésus n'est venu faire ici-bas ni des catholiques ni des protestants, mais des Chrétiens, et que, toute dénomination substituée ou ajoutée à ce titre-là constituait une répudiation de Son nom à Lui. La conversion ne consiste pas à passer d'une religion à une autre. Ces changements de croyance ont, dans la plupart des cas, pour mobiles le caprice ou l'intérêt, et, chez ceux qui sont vraiment sincères, ils sont, pour le plus grand nombre, de caractère purement intellectuel, n'atteignant pas les sources de l'être, n'atteignant pas le cœur pour le transformer, le rénover radicalement et à perpétuité, créer l'homme nouveau. On a modifié ses convictions, ses opinions religieuses, et l'on pourra les modifier encore, voilà tout. Pour mon compte, lorsque, aux premiers jours de ma jeunesse, j'ai abandonné mes puériles croyances pour des motifs absolument étrangers à la ferveur religieuse, je ne me suis trouvé ni converti ni perverti. Je restais dépravé foncièrement comme au plus beaux jours de ma vie dévotieuse, ni plus ni moins, et, comme tout être humain l'est par nature, quoi qu'on en pense et qu'on en dise. Et, comme il ne suffit pas toujours de sortir des plus profondes ténèbres pour pénétrer en pleine lumière et qu'on peut, comme moi, rester de longues années dans la pénombre et le crépuscule, je suis resté longtemps hors de la forme catholique de l'enténébrement religieux—l'une des plus grossières en ce qu'elle ne fournit à l'intelligence naturelle aucune espèce d'excuse et qu'elle dogmatise l'absurde de la façon la plus rebutante—sans parvenir à la vérité divine que contient et dévoile seul le saint Evangile de notre Seigneur Jésus Christ devenu pour moi, avec l'Ancien Testament qu'il complète et qui en est le livre d'images explicatives, l'unique et sure règle de foi, de culte, de service et de conduite, sous la direction de l'Esprit-Saint qui en est l'auteur et le seul infaillible interprète.

Quand je me suis reconnu Chrétien après m'être, au préalable, et par la grâce divine nécessaire, reconnu pécheur perdu devant Lui;

quand je me suis trouvé, au moyen de la foi de mon cœur, régénéré, né de nouveau, enfant de Dieu, c'est à dire croyant authentique, converti de cœur à l'Eternel, affranchi de la loi du péché, affranchi de la loi de la mort, affranchi de la loi du jugement ; quand la Vérité libératrice m'eût rendu vraiment libre en m'apprenant que mon Rédempteur avait, sur le Calvaire, subi à ma place la peine de mort méritée par moi, et le jugement rétributif de mes iniquités dont Il a pris sur Lui-même le poids entier et desquelles je me trouve justifié par Sa resurrection et par la foi en Son sang à moi venue de Sa miséricorde ; quand je fus assuré de toute assurance par le témoignage de la Parole et par celui du Paraclet que j'avais dès maintenant la vie éternelle, étant à jamais lavé, blanchi, purifié de toutes mes souillures dans ce sang divin versé jusqu'à la dernière goutte pour moi—l'immonde et chétif misérable qu'Il a aimé jusqu'à donner Sa vie pour lui ; quand, par ce phénomène merveilleux de Sa grâce qui sait retirer de la fange la goutte d'eau dont il veut faire une perle, je me suis senti transformé, rénové, ressuscité avec Lui et animé de la vie véritable infusée en moi, la vie éternelle qui est en Lui et qui est Lui-même, j'ai compris, sans qu'on me l'eût autrement appris, que, du seul fait d'être devenu chrétien authentique, j'étais devenu prêtre du Dieu vivant, ordonné et préordonné dès avant la fondation du monde, ministre accrédité de Son Evangile, comme l'est tout converti, croyant de cœur en Jésus-Christ Sauveur et ainsi que je l'ai appris plus tard par Sa parole écrite.

Je le demanderai au lecteur : dans un pareil ravissement d'âme et d'esprit, qu'aurais-je été faire dans la galère protestante, si ce n'est m'y faire enchaîner à une lourde rame sous la surveillance de quelque garde-chiourme frais émoulu des officines théologiques et plus ou moins blindé de diplômes qui ne disent rien qui vaille à mon cœur irrévérencieux ? Quel besoin aurais-je pu avoir des *pasteurs*, *ministres* et autres dignitaires inféodés respectivement aux multiples sectes sorties du christianisme primitif à la pureté et à la simplicité duquel elles sont toutes, par tempérament et par nature, restées obstinément réfractaires ? "Ils sont sortis du milieu de nous, dit l'apôtre, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous" (1 Jean ii, 19). Quel bonheur indicible pour moi, malgré mon indignité native et l'abjection d'où j'avais été tiré par Lui, l'unique Médiateur entre le Père et moi, que de pouvoir m'appeler sans mensonge de ce beau nom de *Chrétien* ! Quelle douce joie que d'y pouvoir ajouter, en toute sincérité de cœur, le tendre surnom évangélique de *frère* dont se saluent entre eux tous les vrais croyants ainsi désignés plus de quatre-vingts fois dans le Nouveau Testament, comme, par exemple, dans ce verset : "Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parceque nous aimons *les frères* !" (1 Jean iii. 14.)

Et quel sujet de glorification en Lui, qu'au titre de prêtre authen-

tique,
mens-
je pus
dont
des f-
dispe-
chef
ment
cette
étern-
par la
dispe-
sont
surno-
pris m-
esprir-
mixti-

De
quels
éprou-
forcé-
nous
ceux
enco-
lumie-
œuvr-
de c-
croy-
sanc-
part
des s-
dem-
nant
de le-
de la
Lui-
dans
pour
mon-
éléme-
mais
tout
poin-
il ne
Mai-
de l-

tique, oint par le Saint directement, d'une "onction véritable et sans mensonge," comme dit saint Jean en sa première épître (ii. 20, 27), je pusse ajouter celui de ministre de Son divin Évangile, tenu de Lui, dont l'Esprit seul, par son ordination, autorise et sanctifie l'exercice des fonctions de la sacrificature spirituelle permise en la présente dispensation ! Quel contentement enfin de n'avoir pour maître et chef que Celui du saint nom de qui ce titre est dérivé ! En ce moment de félicité indescriptible, je me croyais seul au monde à avoir cette connaissance intime et cette pleine assurance de mon salut éternel, et quand, par un hasard de lecture manifestement ménagé par la providence de Dieu mon Rédempteur, j'ai appris qu'il y avait, dispersés çà là dans le monde qui a crucifié leur Maître et dont ils sont séparés et méprisés, de petits groupes de Chrétiens portant ce surnom évangélique de *Frères*, je n'ai pas été peu agréablement surpris ni lent à entrer en communion avec eux pour adorer Dieu en esprit et en vérité et Le servir suivant Ses propres prescriptions non mixtionnées d'inventions humaines pourries d'industrialisme clérical.

Depuis lors, de concert avec ces frères en Jésus chez chacun desquels s'est produit le phénomène spirituel de rénovation complète éprouvé par moi, et dans la mesure de nos faibles ressources, mais renforcés par le puissant concours de l'Esprit Saint, notre seul guide, nous travaillons autour de nous à l'œuvre de conversion à Dieu de ceux des protestants et des catholiques à qui le Seigneur n'a pas encore fait la grâce de les appeler des ténèbres à Sa merveilleuse lumière. Le grand obstacle, la grande difficulté à vaincre dans cette œuvre de salut, c'est l'obstination maladive avec laquelle refusent de croire à la nécessité impérieuse pour eux d'être convertis, ces croyants de bouche qui se croient Chrétiens par hérédité ou de naissance sans l'être même de nom bien souvent, puisque, dans la plupart des cas, le mot *chrétien* ne figure point dans la dénomination des sectes aux quelles ils appartiennent respectivement. Mais si on demande à ces Chrétiens professant des lèvres s'ils ont dès maintenant la vie éternelle, s'ils sont sauvés, s'ils ont la pleine assurance de leur salut comme l'a tout vrai Chrétien, s'ils ont fait l'expérience de la nouvelle naissance déclarée absolument nécessaire par Jésus Lui-même au chapitre iii. de l'Évangile selon Saint-Jean, s'il vivent dans l'attente et le vif désir de la Venue toute prochaine du Seigneur pour enlever les Siens dans la gloire et revenir avec eux juger le monde, ils répondent qu'ils ne connaissent rien de toutes ces choses élémentaires, familières aux plus ignorant des Chrétiens véritables, mais qui restent étrangères à la carnalité de tout inconverti, de tout irrégénéré. Car l'homme animal, dit saint Paul, ne comprend point les choses de l'Esprit de Dieu, car elles lui paraissent folie ; et il ne les peut entendre, parceque c'est spirituellement qu'on en juge. Mais l'homme spirituel juge de toutes choses et nul ne peut juger de lui, (i. Cor. ii. 14, 15). Ils ignorent que la conversion à Dieu

est nécessaire à tous indistinctement, aux religieux comme aux irréligieux et aux anti-religieux. Car, lit-on aux Actes des Apôtres, xvii. 30; "Dieu ordonne maintenant aux hommes que *tous*, en *tous* lieux soient convertis."

Voilà pourquoi nous travaillons, en collaboration avec Dieu qui nous fait ministres de la réconciliation des hommes à Lui, à la conversion de quiconque, protestant ou catholique, incroyant, négateur, sceptique ou indifférent, n'a ni la connaissance, ni la certitude, ni la paix, ni la joie du salut que nous avons par la foi authentique dont Dieu nous a fait le don gratuit et par l'amour de la vérité mis par lui au fond de nos cœurs pour que nous fussions sauvés. (ii. Thess. ii. 10.)

Comme les autres systèmes de religionisme mondain dont la Chrétienté est gangrenée et se meurt, le protestantisme reconnaît entre *ecclésiastiques* et *laïques* une distinction tranchée que l'on chercherait vainement dans l'Évangile dont les textes ont subi tant de torsions cléricales dans le but de justifier cette abominable prétention. Disons tout de suite que le mot *laïque* ne se trouve point dans la divine Parole de la langue évangélique. Il est d'invention humaine et d'inspiration satanique, imaginé pour désigner une catégorie de gens qui n'a jamais existé, n'existe point encore et n'existera jamais dans l'Eglise de Dieu, mais compose seulement la masse aveuglée, égarée, mystifiée, opprimée, exploitée et irrégénérée des adeptes du religionisme et dont la crédulité et l'ignorance constituent la matière première de l'industrialisme clérical.

Le mot *Eglise* vient du mot grec *Ekklesia* qui veut dire tout simplement *Assemblée*. Il dérive d'un autre mot grec *Ekkaleo* qui signifie *appeler dehors*. En sorte que l'Eglise authentique est l'*assemblée* formée de *tous* Chrétiens appelés hors du monde pour composer le *corps* de Jésus Christ, qui n'était point du monde et entend que Son corps, l'*Eglise*, n'en soit point non plus, tout en restant dans le monde pour faire luire dans les ténèbres de ce monde la lumière reçue de Lui et dont elle est le réflecteur. Tout Chrétien, si humble et si ignorant soit-il, étant, par droit de nouvelle naissance, membre du corps de Jésus Christ qu'est Son Eglise, l'*Ekklesia*, est, de ce chef et irréductiblement, *ecclésiastique*, à l'égal, absolument, de quelque autre membre que ce soit. Comme à chaque membre du corps humain est assignée une fonction particulière dont l'exercice est utile à tous les autres membres, ainsi à chaque membre du Corps de Jésus Christ, c'est-à-dire à chaque membre de Son Eglise, est assignée une fonction dont l'exercice est utile à tous les autres et doit se faire sur le principe de la plus parfaite solidarité et de l'égalité la plus absolue. Il y a donc dans les membres composant le Corps de Jésus-Christ, comme dans ceux composant le corps de l'homme naturel, *diversité* de fonctions multiples, mais parfaite *équivalence* de ces mêmes fonctions. Le Christianisme pur est

la religion de la pure égalité comme il est celle de la pure liberté et de la pure fraternité dont le cléricalisme est venu troubler la divine économie par les diaboliques inégalités, distinctions et hiérarchisations qu'il a établies à son profit et contre toutes les ordonnances de l'Évangile. Je renvoie le lecteur au chapitre xii de la première épître de saint Paul aux Corinthiens où il verra quelle divine clarté l'apôtre révélateur du mystère de l'Eglise répand sur l'inattaquable doctrine égalitaire que je viens d'énoncer brièvement.

Repose également sur le sable mouvant, et point du tout sur le roc inébranlable de la parole de Dieu, l'établissement ou la reconnaissance d'une jurande professionnelle se dénommant *clergé* à l'exclusion du reste des membres de l'Eglise, et pour s'en distinguer et constituer une véritable caste sacerdotale et administrative dont on ne voit encore poindre l'anti chrétienne et présomptueuse idée, dès le temps des apôtres, que chez les seuls *Nicolaïtes*, dispersés dans toutes les assemblées sans former de secte distincte. Le mot *laïque* ou *laïc* vient du mot grec *laos* qui veut dire *commun peuple*, et il entre dans la formation de ce mot *Nicolaïte* qui veut dire conquérant ou dominateur du commun peuple. Il n'y a rien comme de connaître l'étymologie et de peser la valeur de chaque mot pour apprécier exactement les choses qu'ils expriment, et la consultation des dictionnaires est, à cet égard, des plus profitable. Domination de la masse populaire, devenue plèbe ignoble et vulgaire troupeau aux yeux de ceux qui, de leur propre autorité, s'en font les maîtres, telle est l'aspiration qui git au fond du principe constitutif de tout clergé professionnel et sacerdotal. Le mot *clergé* lui-même vient du mot grec *kleros* qui veut dire *héritage*, comme le mot *clérical* qui l'adjectif vient du mot latin *clericus* qui veut dire *héritier*, et, par dérivation ultérieure, *instruit*, qui est une corruption du vocable. Le clergé ainsi compris se constitue en *classe dirigeante* de la masse à diriger, conduire et gouverner à la façon dont dirigent conduisent et gouvernent les dominateurs de ce monde contre les méthodes desquels le Seigneur mettaient Ses disciples en garde (Matth. xx. 25-28.) Depuis les temps les plus reculés, l'histoire de la prêtreocratie, c'est-à-dire des clergés professionnels chez tous les peuples, est l'histoire de l'oppression, de l'exploitation, de l'enténébrement des masses humaines, qui ne sont jamais parvenues à respirer un peu de liberté qu'à fur et mesure qu'elles étaient soustraites à l'influence cléricale chroniquement funeste à la diffusion de la lumière. La caste qui s'attribue à elle exclusivement le nom de clergé s'est rendue coupable d'usurpation et de spoliation sacrilèges qui sont cause qu'elle est restée séculièrement privée des lumières de l'Esprit-Saint auxquelles elle a substitué les siennes propres qui n'ont jamais été que d'infests lumignons ou des torches sanguinaires, qu'elles qu'aient toujours été ses prétentions au contraire. Ceux qui la composent sont les imitateurs et les *héritiers*—

puisqu'ils veulent un héritage— de ces vigneron infidèles qui, après avoir tué tous les serviteurs que le Maître de la vigne leur avait envoyés, voulurent aussi tuer Son Fils, l'Héritier, et qui, raisonnant entre eux, disaient : Voici l'Héritier, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous (Luc xx. 25-28.) Mais cet Héritier qu'ils ont tué après l'avoir jeté hors de la vigne, il est ressuscité pour vivre à jamais, et, avec Lui, sont ressuscités tous les Chrétiens authentiques qu'il n'a pas honte, Lui, d'appeler frères, comme nous le voyons en Hébr. ii. 11-12, disant : "J'annoncerai ton nom à mes frères ; au milieu de l'assemblée, je chanterai tes louanges," (Ps. xxii. 22). Et ces Chrétiens, frères de leur Rédempteur, de la masse desquels le cléricisme cherche à faire des déshérités ou des étrangers à l'héritage, l'Evangile les proclame tous également et indistinctement co-héritiers avec Lui, comme on peut le voir en Rom. viii. 17 ; Gal. iii. 29 ; iv. 1-17, 30, 31 ; Eph. i. 11, 14, 18, et iii. 6. Et leur héritage est à l'abri de toutes les convoitises, de toutes les cupidités et de toutes les rapacités du cléricisme mondain. Eux seuls, héritiers légitimes, constituent le clergé véritable n'ayant aucune masse laïque à diriger autoritairement, lucrativement, mercenairement et mercantilement.

Le lecteur sait comprendre, j'espère, que je parle ici d'institutions, non de personnes individuellement. Car je m'abstiens de juger les personnes. Du reste, tout Chrétien sait pertinemment qu'il a des frères dans le clergé protestant, duquel il est particulièrement question ici, comme il encompte dans la laïcité protestante, qu'il déplore de voir fermés aux vérités que j'énonce. A ces enfants de Dieu restés dans la Babylone actuelle à l'instar des Israélites restés dans l'antique, après le retour de la captivité, nous ne pouvons et ne voulons que rappeler les paroles du Seigneur : "Sortez de Babylone, fuyez du milieu des Chaldéens, avec une voix de chant de joie !" (Esaïe xlvi. 20.)

Ainsi, l'on a vu que la caste qui monopolise ce titre de clergé et prétend se l'attribuer exclusivement, a pour désir virtuel, sinon toujours conscient, de dépouiller la masse des croyants, la catholicité des fidèles, de la part inaliénable d'héritage qui lui revient en vertu des deux inattaquables testaments du Père, celui mosaïque et le codicile évangélique. Mais l'usurpation ne s'arrête pas là. Le clergé professionnel, de quelque dénomination qu'il se réclame, prétend constituer, composer à lui seul l'Eglise. Cette prétention a si bien pris corps dans le langage courant et passé à l'état d'idée reçue, qu'elle est consignée comme telle dans les définitions lexicographiques où l'on voit que l'on est ou que l'on n'est point de l'Eglise selon que l'on est ou que l'on n'est pas du clergé tel qu'on en conçoit maintenant la nature. Et qui ne sait que l'expression courante "écouter l'Eglise" veut dire "écouter le clergé ?" Ouvrez le premier dictionnaire venu au mot *clergyman*, vous verrez qu'il est défini *ecclésiastique*, c'est-à-dire *homme d'Eglise*, par opposition à

laïque, qui n'en est pas du tout. Ouvrez, à ce mot de *laïque*, le petit Larousse, le dictionnaire le plus communément en usage dans nos écoles, qui vous en donnera cette profondément significative définition : *Qui n'appartient pas à l'Eglise*, voulant évidemment parler là de gens qui ne font pas partie de l'Eglise.

Certes, le vrai Chrétien ne prétend pas *appartenir* à l'Eglise, corps de Jesus-Christ dont il fait partie intégrante, puisqu'il *appartient* à Christ qui l'a *acheté* le prix, comme nous le voyons en I, Cor., vi, 19, 20 ; mais, dans le sens premier du mot *appartenir*, dont le Larousse ne donne que l'acception dérivée qui exprime l'idée reçue à définir en langue vulgaire, le *laïque* du religionisme mondain *appartient* bien effectivement à son Eglise ; il en est la chose, la matière d'exploitation, étant la chose du clergé au quel il *appartient* dans ce sens. Dans l'acception seconde, employée par le dictionnaire, il est défini ne faire pas partie de l'Eglise parcequ'il ne fait pas partie du clergé. Et cette définition est exacte, car ce qui, en effet, caractérise le laïque dans la langue courante, c'est d'être hors de l'Eglise, virtuellement en communie.

La caste cléricalle de toutes les dénominations prétend encore exclure du sacerdoce, à l'exercice des fonctions duquel elle s'attribue à elle seule le titre, la masse de ceux qu'elle flétrit du nom de laïques. Si cette masse était véritablement chrétienne et qu'au lieu de s'en remettre bénévolement du soin de son salut et de la connaissance des choses de Dieu à un clergé stipendié qui s'en fait arbitrairement une spécialité professionnelle ; si elle connaissait les titres, privilèges et devoirs des croyants, elle saurait que cette monstrueuse prétention cléricalle ne trouve pas l'ombre d'un fondement dans l'Evangile qui proclame solennellement par la bouche de saint Pierre que tous les Chrétiens indistinctement sont prêtres du Dieu vivant, et d'un sacerdoce royal encore, au lieu d'être le commun peuple désigné par le mot laïque avec lequel on les soufflette depuis tant de siècles. Ecoutons l'apôtre parlant à la catholicité des Chrétiens : "Mais vous, vous êtes une race élue, une *sacrilature royale*, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière." (i, Pierre ii, 9).

Mais ce pseudo clergé, composé d'héritiers de contrefaçon, acharnés à évincer les héritiers authentiques, co-héritiers de Celui qui a fait d'eux un peuple acquis au prix de Son sang, ne borne pas là son mépris de la pure doctrine évangélique. Contrairement à tous les enseignements les plus formels de celle-ci, il se proclame de plus seul autorisé à enseigner les Chrétiens. Cette prétention, comme les précédentes, repose sur le néant. Tout Chrétien authentique, du fait de la nouvelle naissance indispensable, a reçu de Dieu directement, non de la main des hommes, l'onction qui le fait prêtre, et n'a absolument besoin de personne pour l'enseigner. Lisons sur ce

point l'apôtre évangéliste saint Jean parlant à tous les Chrétiens : " Mais vous avez reçu l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses. Je vous ai écrit, non comme à des gens qui ne connaissent pas la vérité, mais comme à des personnes qui la connaissent et qui savent que nul mensonge ne vient de la vérité," (i, Jean ii, 20, 21.) Puis, aux versets 26-27, le même saint Jean ajoute : " Je vous ai écrit ces choses au sujet de ceux qui vous séduisent. Mais l'onction que vous avez reçue de Lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous instruisse; mais, comme cette même onction vous enseigne toutes choses, et qu'elle est véritable et exempte de mensonge, vous demeurerez en Lui selon qu'elle vous a enseignés." Ne repose pas sur de meilleurs fondements la prétention cléricale touchant le *ministère d'un seul homme* dans une assemblée de croyants, c'est-à-dire une église véritable. L'Evangile confère le droit à l'exercice de ce ministère à tout chrétien qui reconnaît avoir reçu de l'Esprit les dispositions nécessaires et manifestes à tous. Mais il y a plus encore. Comme toutes les autres églises mondaines, les églises protestantes comptent parmi leurs membres des personnes non-sauvées. Et, plus souvent qu'autrement, ces dernières en beaucoup plus grand nombre que les sauvées, quand même elles ont de celles-ci. Mais que le lecteur apprenne ceci s'il l'ignore : si l'on peut faire partie de l'Eglise de Rome sans être sauvé, si l'on peut faire partie de l'Eglise de Russie sans être sauvé, si l'on peut faire partie de l'Eglise d'Angleterre sans être sauvé, si l'on peut faire partie d'une église protestante quelconque sans être sauvé, on ne peut, sans être préalablement sauvé, faire partie de l'Eglise de Jésus-Christ. Et voilà ce qui distingue radicalement l'Eglise de Dieu des églises du monde. Le Chrétien est un vivant, adorateur du Dieu vivant, qui l'a fait passer de la mort à la vie et dont la Parole interdit à ces vivants, ses enfants, toute promiscuité avec les morts aux heures où ils Lui rendent le culte prescrit par Ses ordonnances. Car ils sont séparés du monde et doivent être séparés de toutes les organisations mondaines, qu'elles soient ecclésiastiques, laïques, religieuses, irreligieuses ou anti-religieuses. Aux actes des apôtres, chapitre ii, verset 47, on lit dans toutes les versions fidèles : " Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Eglise des gens qui *étaient sauvés*." En sorte que ce n'est pas pour être sauvé qu'on entre dans l'Eglise et qu'on est admis à en faire partie, mais bien par ce qu'on est sauvé par la grâce de Dieu et qu'alors Son Fils le Rédempteur nous ajoute à Son Eglise, à Son corps. La formule " Hors de l'Eglise point de salut " qu'on ne trouve nulle part dans l'Ecriture où l'on voit seulement " Hors de l'Eternel, point de salut " ou mieux peut-être " Hors l'Eternel, point de Sauveur," (Esaie lxiij, 11 ; Osée xiii, 4), n'est donc pas évangélique et doit, si la forme n'est pas trop défectueuse, être remplacée par celle-ci " Hors du salut point d'Eglise."

Pour terminer cette digression jugée nécessaire, je dirai encore que si je n'ai pas honte d'avoir été catholique quand je n'étais qu'un enfant incapable de discernement, je n'aurais pas plus honte d'avoir été protestant si j'eusse été élevé dans cette forme particulière de l'erreur. Mais je ne m'en glorifierais pas, non plus, d'avantage. Car il n'y aurait vraiment pas lieu. Au surplus, je ne pourrais et ne voudrais, puisque l'Evangile me le permet, me glorifier que dans le Seigneur qui m'a Lui-même instruit de Sa vérité et, sans la médiation d'aucun homme, m'a fait passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière, suivant les paroles de l'apôtre plus haut citées (i, Pierre ii, 9.) Et que ne Lui dois-je point d'abord pour m'avoir convaincu de péché par Son Esprit? que ne Lui dois-je point pour m'avoir fait sentir si profondément, par une disposition du cœur indispensable avant tout à quiconque veut être sauvé, que j'étais devant Lui un pécheur perdu, un enfant de colère et de désobéissance comme tout homme l'est par nature jusqu'au moment de sa conversion, de sa nouvelle naissance, de la régénération véritable sans laquelle nul ne peut voir le royaume de Dieu (Jean iii, 3-11)? que ne Lui dois-je point pour m'avoir donné la repentance qui conduit à la connaissance de la vérité (ii, Tim. ii, 25)? que ne Lui dois-je point pour m'avoir donné l'amour de cette vérité sans lequel on ne peut être sauvé (ii, Thess. ii, 10)? Que ne Lui dois-je point pour m'avoir fait passer de la mort à la vie éternelle dont il m'a fait le don gratuit tout comme celui de la foi vivifiante, justifiante et purifiante, sans exiger de moi aucune œuvre méritoire quelconque (Jean iii, 16; v. 24; Rom. vi, 23; Eph. ii, 8, 9)? Que ne Lui dois-je point encore pour m'avoir fait comprendre que la conversion doit être à Dieu uniquement et non point consister en un changement de religion, en une modification de croyance ayant pour résultat très-ordinaire l'abandon d'une voie qui conduit à l'abîme pour entrer dans une autre qui y conduit aussi infailliblement,—l'évitement de Charybde pour tomber en Scylla?

Doué donc de la mémoire plus haut-mentionnée en même temps que de dispositions studieuses très-prononcées, je gardais assez aisément la tête de mes petits camarades tant au catéchisme qu'à l'école. J'étais, à cause de cela, l'un des favoris du curé, homme sévère mais juste selon le monde. Il avait fait de moi une sorte de servant de messe en titre, un acolyte préféré et comme officiel, touchant quelques menus bénéfices non encore dédaignés. Il m'effectionnait visiblement sans m'épargner toutefois ses colériques réprimandes ni se priver du plaisir de me pincer les oreilles avec une force et une fréquence jugées par moi excessives. Mais il m'admirait sans aucune retenue et sans le moindre souci de soumettre aux plus rudes épreuves la modestie d'un enfant naturellement enclin, comme tous les autres, au stupide orgueil et à la sotte suffisance. Un jour même

qu'en pleine église, et devant la paroisse assemblée, il m'avait fait subir, à son entière satisfaction, un interrogatoire d'une heure, il alla jusqu'à me citer à tous comme une sorte de modèle à imiter. Et il prenait occasion des vastes connaissances dont il me faisait l'interissable puits pour tancer vertement ses ouailles et leur reprocher la pénurie de savoir doctrinal dans laquelle pour tant elles n'avaient été laissées qu'à la suite de l'enténébrant enseignement clérical qu'on leur avait systématiquement inculqué. Il y avait, en effet, contraste étrange entre l'ignorance où étaient ces pauvres gens des points fondamentaux de leur propre croyance et la possession familière que sa bonne mémoire en avait donnée à un enfant de douze ans qui avait acquis juste ce qu'il lui fallait de connaissances pour rester toute sa vie dans l'irréductible ignorance de la vérité, si Dieu, comme je l'ai dit, n'eût mis au fond de son cœur l'amour inextinguible de celle ci pour qu'il fût sauvé. Mais je rends grâce au Seigneur de ce que, dans sa miséricorde, il m'a mis en état de me rendre ce témoignage : qu'en abandonnant ma croyance première je n'ai pas délaissé une inconnue. Et c'est parceque je la connais dans ses origines et dans ses fins, que je la méprise et l'exècre du fond de mon cœur et que je puis dire en toute plénitude d'assurance que ceux qui, de bonne foi, la conservent ne le font que parcequ'ils sont tenus dans l'ignorance de ce qu'elle est et que, frappés d'aveuglement, ils n'y savent pas discerner l'opération du mystère d'iniquité qui a pris origine au temps même des apôtres, concurremment avec le mystère de l'Evangile et du royaume de Dieu.

Pour moi, nanti comme je l'étais de la parfaite connaissance de mon catéchisme et affligé de l'ignorance plus parfaite encore de l'Evangile, que le catéchisme a pour mission de cacher, j'étais alors loin de me douter que c'est ce même Evangile qui seul, comme dit saint Paul, "est la puissance de Dieu mise en action pour le salut de tous ceux qui croient," comme nous l'apprend, en son épître aux Romains (i, 16), ce grand apôtre, révélateur du mystère de l'Eglise, qui ne fut curé d'aucune paroisse, n'enseigna aucun catéchisme dans aucune sacristie, n'eut jamais de messe à dire ni à faire servir par des enfants, mais, par contre, avait la pleine assurance de son salut éternel comme je l'ai moi-même et comme l'a tout vrai croyant, tout Chrétien authentique. Pour mon compte, dis-je, je ne fus pas long à constater, à mon grand découragement, que la masse des connaissances théologiques ainsi accumulées dans ma mémoire laissait mon cœur vide de l'amour de Dieu et mon cerveau vide de sa connaissance. Je constatai bientôt que la multiplicité des pratiques dévotieuses, scrupuleusement et régulièrement observées par moi, n'avait sur ma conduite et sur mes pensées aucun effet moralisateur sensible. Et sur mes compagnons de jeu, moins bien ferrés que moi sur la doctrine, mais adonnés au même formalisme extérieur, l'influence édifiente du catéchisme et des actes cultuels et religieux

dont il contient le précepte n'était, spirituellement, ni plus vivifiante, ni plus purifiante ni plus régénératrice que sur moi. Il m'est évident que, pour eux comme pour moi, ni le baptême ni l'eucharistie, détournés de leur signification primitive et pratiqués, comme ils le sont dans les églises mondaines, contrairement aux prescriptions évangéliques, ne nous avaient ni régénérés ni faits enfants de Dieu, là n'étant pas, du reste, le but de leur institution, même s'ils étaient évangéliquement mis en usage. Nous nous convertissions bien, à ce que nous croyions, périodiquement et ponctuellement, mais plus vainement encore et pour retomber immédiatement dans nos misères, nous moquant ainsi inconsciemment de Dieu et de sa miséricorde par ce jeu de bascule de nos repentances et de nos rechutes itératives. Avec le plus ardent désir de me conserver pur, j'accomplissais rigoureusement tous les devoirs à moi prescrits ; mais, malgré ma bonne volonté et le soin extrême que j'apportais à la préparation de mon cœur irrémédiablement dépravé par nature, simplement parcequ'il était cœur humain, je n'étais jamais satisfait de mes confessions ni de mes communions, desquelles, si religieusement conduites qu'elles fussent, je ne pouvais tirer ni la paix désirée ni la force de résister au mal. Le péché, dont le principe, humainement indéterminable, est en nous depuis Adam tombé, me dominait de toute sa puissance ; j'en étais le très-scrupuleux, très-religieux, très-pieux et très-soumis esclave. Comme tout homme religieux d'inclination l'est nécessairement—par nature et par pensée, sinon par action—j'étais à la fois dévot et vicieux, superstitieux et pervers, pur par le désir et pourri de fait. La parole de Dieu se trouvant cachée à mes yeux par le catéchisme qui l'avait remplacée et devait m'en tenir lieu, je ne pouvais savoir ce qu'elle établit si clairement : que la dépravation absolue est l'état normal de l'homme religieux ou irreligieux, et la corruption irréductible celui de toute chair, du saint comme du réprouvé. Comme, depuis, par la miséricorde de Dieu, j'ai été mis en présence de moi-même, au cours d'une longue épreuve dont le détail ne saurait faire le sujet du présent opuscule, et que j'ai pu dire avec Musset :

" Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier et constamment connaître,
Sur qui mon jugement puisse enfin faire foi,
Un seul—je le méprise—et cet être, c'est moi ! "

et avec Beaudelaire :

" Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De regarder mon cœur et mon corps sans dégoût, "

j'ai modifié du tout au tout les notions à moi inculquées par l'absorption du catéchisme contrefacteur de l'Evangile ; et c'est cette modification, ou plutôt ce renversement complet de mes notions enfantines qui m'amène à faire l'examen entrepris. Comme enfin, depuis

l'époque où s'agitaient en moi les idées puérides, égarantes et pernicieuses ainsi inculquées, j'ai connu la vérité divine et libératrice que la seule Ecriture sainte contient et enseigne et loin de laquelle j'avais été tenu par le catéchisme ; comme, de-plus, par le grâce de Dieu, Sa Parole, selon l'expression de saint Paul (Col., iii, 16), est venue habiter richement en moi en me donnant la vie éternelle qui fait le sujet du présent travail, je viens mettre en regard l'un de l'autre le moyen indiqué par le catéchisme et le moyen indiqué par l'Evangile pour l'obtenir. Le lecteur restera libre de faire son choix entre ces deux moyens qui sont, je l'en prévient, diamétralement opposés l'un à l'autre et conduisent nécessairement à des fins absolument contraires. Pour moi qui n'ai dessein de tendre de piège à qui que ce soit, je n'ai pas voulu lui dissimuler un seul instant qu'optant pour la Parole de Dieu, j'ai pris résolument parti pour l'Evangile contre le Catéchisme. L'antagonisme entre les doctrines préconisées par ces deux livres respectivement est absolu, et nul ne peut accepter l'une sans, par là même, rejeter l'autre.

Malgré donc toutes mes plus vives aspirations et tous les efforts que je tentais pour en réaliser l'objet, je ne connaissais, ni n'aimais Dieu, ni ne Le servais. Or, connaître, aimer et servir Dieu constitue, d'après le catéchisme, la valeur, la monnaie au *moyen* de laquelle il faut *acquérir* la vie éternelle, comme la chose est exposée clairement dans la réponse faite par le catéchisme à la deuxième des questions qu'il pose et que voici :

— "Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde ?

— Dieu m'a créé et mis au monde pour le connaître, l'aimer, le servir et acquérir, par ce moyen, la vie éternelle."

Or, comme on l'a vu déjà dans ce qui précède, il arrive que moi qui, il y a quelques années à peine, étais un pécheur perdu et digne de l'enfer auquel je me sentais irrévocablement et irrémédiablement condamné, je suis maintenant, en toute certitude de connaissance, pourvu de cette vie éternelle inopinément insufflée en moi par le Verbe créateur sans que j'eusse jamais, jusqu'alors, ni connu, ni aimé ni servi Dieu. Et aujourd'hui je sais pertinemment que je ne pouvais connaître, aimer et servir Dieu qu'après avoir reçu de la grâce divine la vie éternelle qui fait, avec le moyen vraiment efficace de l'obtenir, le sujet de la présente étude. Il est donc, à mon sens, du plus haut intérêt de savoir au juste le quel du moyen indiqué par le catéchisme ou de celui appliqué dans mon cas est le bon moyen d'obtenir la vie éternelle, qui est la seule et vraie vie dont il vaille la peine de s'occuper. Et s'il existe au monde une question qui prime celle-ci en importance, en actualité et en urgence, je voudrais entrer en communication avec l'homme intelligent qui me la signalerait. Le moyen appliqué dans mon cas est celui—unique—que j'ai trouvé indiqué dans l'Evangile de Jésus-Christ qui a fait cette invitation : "Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et

moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger," (Matth., xi, 28-30), et qui a dit plus tard : "Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie," (Jean v, 40). Et le but de ce traité est de démontrer, avec la grâce de Dieu, que ce moyen est le seul bon. Car si toutes voies conduisent à Rome, il n'y en a qu'une qui conduise à la Jérusalem céleste, laquelle, demeure de l'Agneau, est à l'opposé de la cité aux sept collines fondée par les nourrissons de la Louve. Jésus-Christ, en Jean xiv, 6, nous a indiqué Lui-même cette voie quand Il a dit : "Je suis la voie, la vérité et la vie."

Comme la réponse du catéchisme à étudier est le renversement complet de la doctrine évangélique du salut, je veux en renverser l'ordre phraséologique pour la critiquer et l'examiner à rebours de sa construction que j'échelonne ainsi dans sa facture actuelle pour plus de clarté :

- I. Dieu m'a créé et mis au monde
- II. pour le connaître,
- III. l'aimer,
- IV. le servir
- V. et acquérir,
- VI. par ce moyen,
- VII. la vie éternelle.

Nous voici avec une échelle de sept barreaux à gravir en commençant naturellement par celui du bas. Ils nous donneront très-probablement la matière de sept chapitres ou opuscules consécutifs qui seront suivis d'une *Conclusion* et précédés de celui-ci précédé lui-même d'un avant-propos épigraphique et d'un *Avertissement* traitant sommairement de la solennité et de l'anxiété de l'heure présente, de la proximité manifeste de la Venue du Seigneur et du jugement qu'Il va venir prononcer sur les nations vivantes, en cette consommation du siècle ; le tout formant un volume ordinaire contenant une dizaine de chapitres, soumis à la bénédiction divine.

Et maintenant, avec la grâce de Dieu invoqué et le secours de son Saint-Esprit, si je me propose d'examiner la réponse ainsi échelonnée en commençant par le premier barreau de l'échelle ainsi établie, c'est qu'il convient évidemment de savoir tout d'abord ce que c'est que la vie éternelle donnée ainsi par le catéchisme comme la fin ultime pour laquelle l'homme a été créé et mis au monde.

Pour faire cet examen j'entends ne prendre mes définitions, assertions, dénégations et conclusions, que dans les livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau-Testament qui composent les Saintes Ecritures, la Parole de Dieu proprement dite, et plus particulièrement dans

l'Evangile, parceque l'Evangile a été apporté par Jésus-Christ, prêché par Lui et par Ses Apôtres autorisés et qu'il contient la doctrine seule salutaire et intangible de la "foi qui a été *une fois* enseignée aux saints," comme nous le voyons en Jude, 3, et "dès le commencement," comme nous le voyons en i, Jean i, 1, "concernant la parole de vie;" parceque l'Evangile est de Dieu, comme nous le voyons en Rom., i, 1, et de Jésus-Christ, comme nous le voyons en ii, Cor., ii, 12; parce qu'il est la parole de Dieu même, comme nous le voyons en Luc v, 1 et Marc i, 15; parce qu'il est la parole de vie, en Philip., ii, 15; parcequ'il a été apporté pour inculquer la foi par laquelle nous verrons que s'approprie la vie éternelle dont il va être question et comme nous le voyons en Jean xx, 31; parceque le rejeter c'est se déclarer soi-même indigne de cette vie éternelle, comme nous le voyons en Actes xiii, 46; parcequ'il faut croire l'Evangile, Jésus-Christ en donnant Lui-même le précepte, comme nous le voyons en Marc i, 15; parcequ'il faut tout quitter pour suivre l'Evangile: le catéchisme et tous les autres recueils des "vaines traditions de nos pères," comme nous le voyons en Marc x, 29, 30; Actes xix, 18-20; vii, 39-51; i, Pierre i, 18; parce que, partie intégrante des Ecritures dont il confirme l'autorité, il contient les "paroles de la connaissance" et que le Saint-Esprit commande de cesser d'écouter l'instruction qui fait errer loin de ces paroles, comme nous le voyons dans les proverbes de Salomon, xix, 27, et en Rom., xvi, 17, 18; Col., ii, 8-10; parce qu'il est la parole de vérité et de salut, comme nous le voyons en Eph., i, 13; parce qu'il doit être écouté, comme nous le voyons en Luc x, 39; Actes ii, 22 et iii, 22, 23; parce qu'il doit être accepté, comme nous le voyons en Actes ii, 41; xiii, 46; i. Cor. xv, 12; parce qu'il doit être obéi, comme nous le voyons en ii. Cor. ix, 13; ii, Thess. i, 8; i, Pierre iv, 17; Jean viii, 31; Gal. ii, 4, 5; parce qu'étant la parole même de Jésus-Christ, il est le seul roc inébranlable sur lequel il faille bâtir et que toute autre fondation est de sable mouvant, comme nous le voyons en Matth. vii, 24-27; parce que l'anathème couvre quiconque en prêche un autre ou prêche autre chose que ce qu'il prescrit, comme nous le voyons en Gal. i, 8, 9; parcequ'il est le livre le plus facile de tous à comprendre pour les cœurs droits, n'exigeant aucun interprète officiel ni autorisé, ayant été, comme tout le reste de l'Ecriture, dicté par l'Esprit-Saint pour donner l'intelligence aux plus simples et être compris des enfants, comme nous le voyons aux psaumes xvii, 7, 8; xix, 7; cxi, 10; cxix, 130, et aux Proverbes i, 4, 22-33; ii, ; viii, 5-9; ix, 1-6, 16; parceque ce sont précisément les prêtres, ministres, docteurs ou soi-disant tels qui s'endisent les seuls interprètes autorisés qui, la plupart du temps, n'y comprennent rien du tout parce qu'ils n'ont jamais reçu l'Esprit Saint et qu'ils ont été frappés d'aveuglement à cause de leur orgueil et de leur légendaire cupidité, comme nous le voyons en Jér. ii, 8; Matth. xxii, 23-29 et nombre d'autres textes trop longs à don-

ner ici.
eux-mêmes
cée (Luc
l'Esprit
loi et au
pas de lu
n'est ferr
qu'ils n'o
pourquoi
en sorte
pas cru à
damnés.
vous ren
vous. de
par la san
vous a ap
de notre
fermes et
soit de vi
"Toute
utile pour
dans la ju
Or cet
étant, ains
parole de
cœur et n
mée par l
pris, est la
mettre pou
et s'interpr
parole dev
mais, le le
neur en bé
matériels d

Christ, prêché
 la doctrine
 enseignée aux
 le commence-
 nant la parole
 le voyons en
 ii, Cor., ii, 12;
 le voyons en
 , en Philip., ii,
 laquelle nous
 e question et
 rejeter c'est se
 comme nous le
 angile, Jésus-
 le voyons en
 l'Evangile: le
 itions de nos
 es xix, 18-20;
 des Ecritures
 e la connais-
 uler l'instruc-
 voyons dans
 18; Col., ii,
 mme nous le
 mme nous le
 qu'il doit être
 3; i. Cor. xv,
 n ii. Cor. ix,
 al. ii, 4, 5;
 seul roc in-
 ndation est de
 4-27; parce
 e ou prêche
 ns en Gal. i,
 prendre pour
 utorisé, ayant
 t-Saint pour
 des enfants,
 cxi, 10; cxix,
 3, 16; parce-
 ou soi-disant
 plupart du
 jamais reçu
 ause de leur
 yons en Jér.
 longs à don-

ner ici. Jésus et les apôtres aimaient à voir les auditeurs scruter eux-mêmes les Ecritures pour vérifier la valeur de la doctrine annoncée (Luc. xvi, 29; Jean v, 39; Actes xvii, 11). Comme j'avais déjà dit l'Esprit Saint: "Un peuple ne s'enquiert-il pas de Dieu? A la loi et au témoignage! s'ils ne parlent pas selon la parole, il n'y a pas de lumière en eux." (Esaie viii, 20). L'Evangile, dit saint Paul, n'est fermé que pour ceux qui périssent (ii, Cor. iv, 3-4) "parce qu'ils n'ont point reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra un esprit qui donnera efficace à l'erreur en sorte qu'ils croiront au mensonge; afin que tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui se sont plu dans l'injustice, soient condamnés. Mais pour nous, frères bien-aimés du Seigneur, nous devons rendre de continuelles actions de grâces à Dieu, à cause de vous, de ce qu'il vous a choisis dès le commencement pour le salut par la sanctification de l'Esprit, et par la foi en la vérité; à quoi il vous a appelés par notre Evangile, pour la possession de la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi, frères, demeurez fermes et retenez les enseignements que nous vous avons donnés, soit de vive voix, soit par notre lettre," (ii, Thess. ii, 10-15).

"Toute Ecriture, dit le même saint Paul, est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice," (ii, T'im. iii, 16).

Or cet Evangile en qui il est commandé d'avoir foi (Phil. i, 27), étant, ainsi que nous l'avons vu, parole de Dieu, parole de vérité, parole de vie, intelligible à quiconque cherche Dieu de tout son cœur et n'est frappé d'aucune cécité ou surdité volontaire et confirmée par Dieu pour cause d'obstination et d'endurcissement de parti pris, est la seule autorité en matière de foi à laquelle il faille se soumettre pour être sauvé et après être sauvé. Il s'affirme tel lui-même et s'interprète de lui-même. Et ce que dit de la vie éternelle cette parole devant qui le ciel et la terre passeront sans qu'elle passe jamais, le lecteur le verra dans l'opuscule qui suivra celui-ci si le Seigneur en bénit le projet et fournit à l'auteur, qui l'en prie, les moyens matériels de le publier.